

Assemblée de Toulouse 2010-2011

La psychose en 2010 : état des lieux

Je partirai de la question préliminaire et de la lecture que J.-A. Miller fait de la lecture que Lacan fait de la lecture que Freud fait de la lecture que le président Schreber nous propose de sa psychose. J'en appelle pour avancer nos questions à la fraîcheur, toujours actuelle, de la question préliminaire pour trois raisons, les mêmes que J.-A. Miller, plus deux autres. Le texte de J.-A. Miller, qui concerne au plus vif le savoir du psychanalyste, est un texte politique. Ce texte, « *Supplément topologique à la "question préliminaire"* », il s'agit d'une intervention aux journées d'avril 1979 de l'Ecole Freudienne de Paris,¹ outre qu'il fait signe d'une impasse, que l'AFP se fourvoie, et de la cacophonie « savante » qui y règne, relève à propos des psychoses qu'il y est fait peu de cas de l'enseignement de Lacan. Par ce texte qu'il ne présente ni comme un texte du psychanalyste qu'il n'est pas encore, ni comme celui de l'analysant qu'il est, mais comme le texte d'un lecteur de Lacan, J.-A. Miller prend cependant position dans le champ lacanien : il n'y a qu'une seule structure et cette structure est distributive, elle ordonne les différentes structures cliniques.

Je viens de dire que j'avais cinq raisons de partir du texte de J.-A. Miller. Trois d'entre elles correspondent aux trois remarques dont il se prévaut pour soutenir le pas de Lacan, sa réelle avancée. La quatrième ne m'est propre qu'à engager l'état des lieux auquel je me prête. Il s'agit d'une thèse que J.-A. Miller avance ici pour la première fois et que nous aurons à reprendre sous la forme d'une question, celle du statut à accorder aujourd'hui au Nom-du-Père. La cinquième et dernière raison concerne la rampe à laquelle nous appuyer, qu'il nous offre, actualiser le Lacan de 1958 avec le Lacan postérieur, celui de l'invention de l'objet a. Trois remarques, donc, dont une sidérante remarque préliminaire pour commencer. J.-A. Miller s'y autorise drôlement, grotesquement, de Freud et de Lacan pour, à ce qu'il semble, faire valoir que l'écrit, s'il ne peut remplacer l'écoute vivante du psychotique, articule d'autant mieux ce qu'il en est de la structure qu'il se passe de la parole. De fait, fort de cette articulation, il se fait valoir, là où sa remarque s'ouvrirait sur une toute autre intention, par une insistance toute rabelaisienne, non comme un lecteur, le lecteur

qu'il dit être, mais comme le lecteur avec qui on ne peut que compter, l'« au-moins-un » qui sait lire.

Les deux remarques de J.-A. Miller, alors. Sa première remarque est pour dire que c'est Freud lui-même qui aborde la question de la psychose par le père puisque Freud introduit le père, dans la suite de ce qu'il a défini en terme de « complexes perceptifs » et de « complexe maternel »ⁱⁱ, comme « complexe paternel ». « La mise en valeur de la fonction du père dans les psychoses, je cite J.-A. Miller, est un apport de Freud. Il met ce qu'il appelle le complexe paternel au centre de son analyse du cas Schreber, même si ce fait a pu être occulté par sa promotion du fantasme homosexuel dans la causalité de la psychose » (p. 128). Ce que Lacan apporte de neuf, c'est qu'il traite le père comme un signifiant, qu'il l'implique comme tel en faisant de la forclusion de son signifiant le pivot causal de la psychose en sorte qu'il ne faut pas, selon ce que J.-A. Miller ajoute, s'attendre à ce que la forclusion du Nom-du-Père soit un phénomène observable. A quoi, on peut objecter que si la forclusion proprement dite du Nom-du-Père n'est sans doute pas en tant que mécanisme directement observable, elle l'est, cependant, avant même qu'elle ne rende compte des manifestations de la psychose, dans son effet, elle se déduit de son effet majeur : l'effondrement du sujet.

La seconde remarque que J.-A. Miller fait se rapporte à la « balayette » qu'est pour Lacan le stade du miroir. *Le stade du miroir* est en effet la balayette qui permet à Lacan de lire le Freud des « *Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa* » (1911) avec le Freud de « *Pour introduire le narcissisme* » (1914) et de la « *Perte de la réalité dans la névrose et la psychose* » (1924). Cette même balayette qui mobilise en outre le temps, autorise qu'on y mette en acte le transfert et la répétition. De ce point de vue du temps, la régression topique au stade du miroir qui s'obtient d'une psychanalyse ne consiste, d'ailleurs, en rien d'autre que cette mise en acte. Mais, s'agissant de la psychose, il en va autrement. « Pour autant que la relation à l'autre spéculaire s'y réduit à son tranchant mortel »ⁱⁱⁱ, la dissolution de l'imaginaire atteste de la catastrophe subjective. Le schéma I^{iv} que Lacan construit à cet effet ne rend pas compte du moment de la catastrophe, mais de celui de sa stabilisation et de sa résolution : la régression topique de Schreber à la structure élémentaire du stade du miroir faite du semblant de la signification

phallique le voue à se faire « n'être » d'un délire par lequel, au dire de Lacan, il « s'adresse à nous ».

Schreber nous confronte bien à deux moments de conclure, un premier moment de suspension, d'une effroyable solitude et un deuxième moment de résolution, le délire qu'il nous adresse à partir de ce qu'il maintient de relation à l'autre, notamment sa femme. C'est à l'endroit de ces deux moments que J.-A. Miller avance sa thèse. Il s'appuie sur la propre thèse de Lacan, que la métaphore délirante (ici le délire de Schreber) supplée à la métaphore paternelle, pour en déduire que la métaphore paternelle n'est après tout qu'une métaphore délirante^v et ajouter, je le cite, qu'« alors ce n'est pas une mince question pour un travail sur les psychoses que cette évolution de la conception de Lacan qui fait passer le nom-du-père du statut d'une clef de voûte de l'ordre symbolique à celle d'un supplément, voire d'un symptôme au même titre que son art l'est pour Joyce à qui il tient lieu de nom-du-père »^{vi}. Une telle généralisation hyperbolique, que le Nom-du-Père serait un symptôme, fait problème puisqu'elle ne soulève la question de la fin qu'on peut attendre d'une cure qu'à reposer celle de sa direction. Le passage du Nom-du-Père à une pluralité de noms, il y a plus d'un nom-du-père, ne dévalorise pas sa fonction, seulement elle la déplace, elle l'étend.

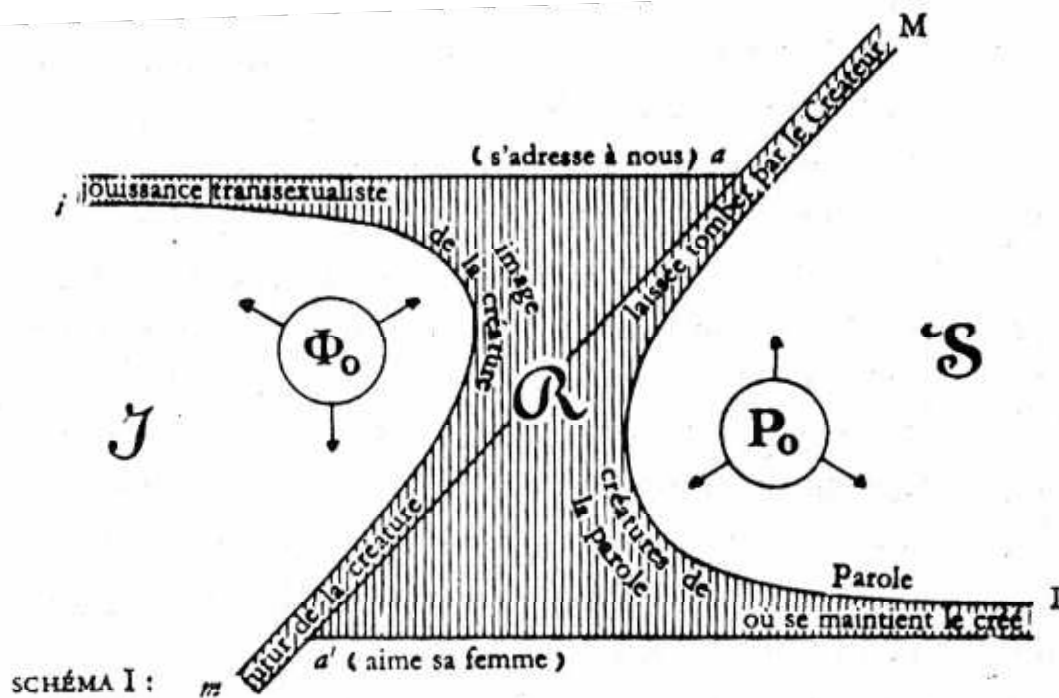
Concernant le traitement du symptôme par la psychanalyse, une chose, donc, est de dire à partir de la névrose qu'il n'y a que des suppléances au Nom-du-Père, ce qui est une façon de dire et de maintenir que le désir est perversément orienté et, donc, qu'on ne peut s'en émanciper qu'à émanciper sa cause, c'est-à-dire, la libérer de sa détermination subjective, autre chose est de dire à partir de la psychose où il est forclos que le Nom-du-Père est sinon un symptôme, du moins un cas particulier du symptôme, car cela équivaut à lui dénier sa fonction d'opérateur. Le collectif d'auteurs qui a écrit d'une seule main le « *Manifeste pour la psychanalyse* »^{vii} n'hésite pas à lancer un débat aux enjeux décisifs, mais de fait gelé par l'ignorance et le repli sectaire où se tiennent les différentes associations psychanalytiques les unes envers les autres quant au savoir du psychanalyste : Que l'on ne distingue plus le symptôme du Nom-du-Père implique une alternative, je cite le collectif : « soit 1) la distinction névrose-psychose-perversion est abolie et surtout l'exigence d'une suppléance du Nom-du-Père par le symptôme devient, paradoxalement, sans objet. [... On exclurait par là] la prise en considération des conséquences et des exigences

qui découlent du fait qu'il existe pour chaque être humain une filiation et [...] une différence sexuelle [...]. Soit 2) [...] le symptôme [n'est] qu'un mode général du Nom-du-Père et, du coup, la séparation par rapport au Nom-du-Père, qui signifie que le sujet ne se réduit pas à être "fils ou fille de..." ne serait plus un critère essentiel de la fin d'une analyse. La fin consisterait à assumer l'être générationnel, et le symptôme [qui] ne serait plus qu'un stigmate cicatrisé des identifications parentales [serait] désactivé comme marqueur de l'impossibilité du rapport sexuel. Dans l'un et l'autre terme de l'alternative, on voit que ce qui est raté, c'est ce que nous pouvons appeler l'émancipation de la cause par rapport au déterminisme ».

Venons-en, « s'agissant du joint le plus intime du sentiment de la vie chez le sujet », ^{viii} au moment où le dommage subjectif subi par Schreber prend effet. Ses coordonnées sont commandées par la forclusion du signifiant du Nom-du-Père et ce qui la caractérise. Ce qui justement caractérise la forclusion d'un tel signifiant, c'est qu'elle précipite le sujet sur la structure élémentaire du stade du miroir d'un double point de vue, topique et génétique, en ceci que là où il est fait appel au Père dans l'Autre ne répond qu'un trou, le défaut de la métaphore paternelle, qui provoque un trou correspondant à la place de la signification phallique. « Mais, interroge Lacan, comment le Nom-du-Père peut-il être appelé par le sujet à la seule place d'où il ait pu lui advenir et où il n'a jamais été ? Par rien d'autre qu'un père réel, non pas du tout forcément le père du sujet, par Un-père. Encore faut-il que cet Un-père vienne à cette place où le sujet n'a pu l'appeler d'auparavant. Il y suffit que cet Un-père se situe en position tierce dans quelque relation qui ait pour base le couple imaginaire $a-a'$, c'est-à-dire moi-objet ou idéal-réalité, intéressant le sujet dans le champ d'agression érotisé qu'il induit » ^{ix}. Ici, l'homosexualité délirante. La rencontre de Schreber avec le Professeur Flechsig n'a pas réussi à suppléer à la faillite soudainement aperçue du Nom-du-Père. De là, le « laisser en plan » (*liegen lassen*) dont Dieu, dans sa méconnaissance crasse du vivant, sera par la suite tenu pour responsable et pour l'heure, le « meurtre d'âmes » auquel son nom et celui de Flechsig sont liés au joint même où ils se néantisent pour apparaître en cadavres lépreux. Le cadavre lépreux, qui conduit un autre cadavre lépreux, que Schreber voit dans le miroir ne congédie le sujet qu'à ce que Schreber y éprouve la mort qu'il doit au signifiant : il est indifférent au signifiant que le sujet soit mort ou vif.

Du plus noir de la nuit où il sombre, cependant, il se maintient, comme Créé I (en P à la place laissée vacante de la loi) depuis le miracle du hurlement et « l'appel au secours émis des nerfs divins » qui le parasitent. Immanent aux hallucinations (les créatures miraculées et leur verbiage verbeux), le Créateur ne cesse de menacer, malgré son « laisser en plan », l'intégrité d'un corps qui n'est plus qu'« un agrégat de colonies de "nerfs" étrangers, une sorte de dépotoir pour des fragments détachés des identités de ses persécuteurs ». ^x Ici on change de plan. De topique qu'elle était, puisque mort du sujet il y a, la régression de Schreber au stade du miroir devient génétique. Il ne peut pour pouvoir malgré tout se soutenir de sa parole et de son verbe que passer en deçà, il ne peut que revenir à la symbolisation primordiale M de la Mère. ^{xi} De la place de la Mère à la place où il vient en P depuis l'identification paternelle de l'idéal du moi, « une ligne qui culminerait dans les créatures de la parole, occupant la place de l'enfant refusé aux espoirs du sujet, se concevrait ainsi comme contournant le trou creusé dans le champ du signifiant par la forclusion du Nom-du-Père ». ^{xii} A ce trou répond dans l'imaginaire un autre trou, naguère entrevu en forme de béance, l'horreur d'une éviration. « Objet d'horreur d'abord pour le sujet, puis [le sujet étant entre temps mort] accepté comme un compromis raisonnable, dès lors parti pris irrémédiable et motif d'une rédemption intéressant l'univers, relève Lacan ». ^{xiii}

Ici, l'identification, quelle qu'elle soit, par laquelle Schreber a assumé le désir de la mère, a déclenché, d'être ébranlée, la dissolution du trépied imaginaire. Mais la divination de l'inconscient aidant, faute de pouvoir être le phallus qui manque à la mère, il reste à Schreber la solution d'être la femme qui manque aux hommes, ce qui est le sens de son fantasme : « Qu'il serait beau d'être une femme en train de subir l'accouplement ». Ici encore, que la transformation en femme se profile indéfiniment et la fécondation divine d'autant peuvent être placées sous le signe de la créature, une ligne tournerait depuis la jouissance narcissique au futur de la créature autour du trou où le « meurtre d'âmes » a installé la mort. Ce n'est qu'à « écouter celui qui parle, quand il s'agit d'un message qui ne provient pas d'un sujet au-delà du langage, mais bien d'une parole au-delà du sujet » qu'on peut entendre « cette parole, que Schreber capte dans l'Autre, quand d'Ahriman à Ormuzd, du Dieu malin au Dieu absent, elle porte la semonce où la loi même du signifiant s'articule : « Tout Non-Sens s'abolit ! » (« *Aller Unsinn hebt sich auf!* ») ^{xiv}



Que nous enseigne Schreber ? D'abord que, moins le délire qui le complète et y supplée en forme de leurre et de promesse, le monde est un monde bâclé, torché, dit Lacan, à la « six-quatre-deux ». C'est son premier enseignement. Cet enseignement indique, en effet, que la « débâcle » subjective du sujet y est, au risque d'affronter la jouissance de l'Autre et d'y éprouver sa liberté plutôt que sa volonté, non pas refus, mais rejet de la jouissance phallique : foin de la castration et de son réglage. Le sujet jouera de sa partition première, celle qu'il tient du langage et qu'il encourt de seulement parler. D'être passé en deçà du sujet, il parle au delà du sujet. Hors discours, donc, mais pas sans l'Autre qu'il fait exister par amour pour nous, ses contemporains. Enfermé dans sa jouissance aussi obtuse que mortelle, Dieu ne sait rien du vivant. Feu par conséquent le déterminisme de l'être et sa cause efficiente, vive alors le non-être, vive la cause matérielle de l'être et tant qu'à faire à partir du non-savoir de l'Autre à la remise le miroir aux alouettes de la cause finale. Tel est l'essai de rigueur et le premier enseignement de Schreber. Il s'agit pour lui de dénoncer autant que de construire, sans la signification phallique, pas moins, les coordonnées du savoir, lesquelles attiennent au symptôme auquel le fantasme attende.

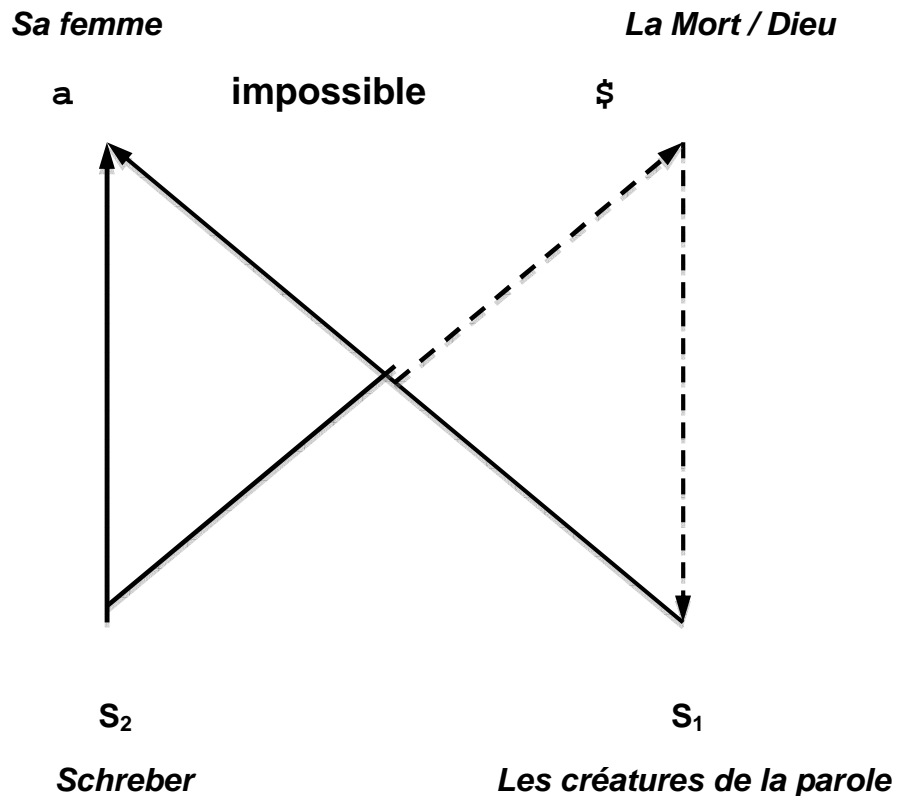
Or, parler au delà du sujet, c'est accepter de parler d'une « moitié du sujet » du point de rebroussement du fantasme. C'est le deuxième enseignement de Schreber.

Parler d'une moitié du sujet, c'est aussi bien parler d'elle que de partir d'elle, de s'en servir et « récalcitrant », parer aux mystères de la volonté de jouissance de l'Autre.^{xv} C'est par antiphrase que Schreber fomenté prématurément le fantasme « qu'il serait beau d'être une femme en train de subir l'accouplement » avec le risque que l'on sait, l'éviration et c'est toujours par antiphrase qu'il assumera sa transformation en femme quand « revêtu des affûtiaux de la parure féminine, rien, dans le haut de son corps, ne lui paraîtra d'aspect à ne pas convaincre tout amateur éventuel du buste féminin ».^{xvi} Ce stratagème qui ne saurait tromper L'Autre, qu'il se présente en la personne du Dieu inférieur dans l'appareil le plus impressionnant de sa puissance et qu'il l'apostrophe d'une impertinence : « Luder », c'est-à-dire charogne autant que leurre^{xvii}, ou qu'il s'annonce sous une autre forme autrement subtile, celle d'une copulation céleste, est cependant suffisant, c'est assez, pour vérifier décisivement l'ignorance de Dieu et être ainsi rendu à sa liberté. L'Autre ne sait pas, c'est le symptôme, l'homosexualité délirante, qui sait.

Si le psychotique part d'où parvient une cure psychanalytique de névrosé, la psychose, bien qu'elle soit hors discours mais pas hors langage, est compatible dans sa virulence même avec le Discours de l'Analyste. C'est un autre enseignement de Schreber, le troisième. Le psychotique n'a pas à s'émanciper du désir, le désir est pour lui lettre morte et c'est le persécuter que de vouloir le tirer de ce côté-là. L'offre de l'analyste n'est requise que parce qu'elle constitue l'adresse d'un qui lui garderait son humanité sans avoir à valider son témoignage quant à son entreprise de libération. De cela, il se charge lui-même pourvu qu'on supporte qu'il se forge une filiation délirante de laquelle s'extraire.

J'ai admis qu'il y avait compatibilité de la psychose avec le Discours de l'Analyste et pas les autres. Eprouvons le. Qu'obtenons-nous si nous nous transportons au niveau des quatre discours et que nous transposions le schéma I dans le Discours de l'Analyste ? Ça vaut le coup, l'efficacité de la balayette ne se dément pas, puisque malgré l'explosion des identifications, le fou qu'est Schreber nous instruit d'une possible identification narcissique délirante à la Mère. Voyons le : Schreber s'y introduit à la place de la vérité, à la place, donc, dans ce discours du savoir inconscient ; en position d'agent, à la place du semblant d'objet où logiquement vient l'analyste, sa femme en position d'objet, pas de semblant ; à la place de l'autre du discours, la Mort et Dieu, que malgré sa connerie, Schreber fait exister, la charité

toute ironique de Schreber s'arrêtant là ; à la place de la production, les hallucinations en tant que traces de perception, « Zeichen », « les créatures de la parole » et sous elles, « les âmes mortes », le monde crépusculaire d'où Schreber s'extrait :

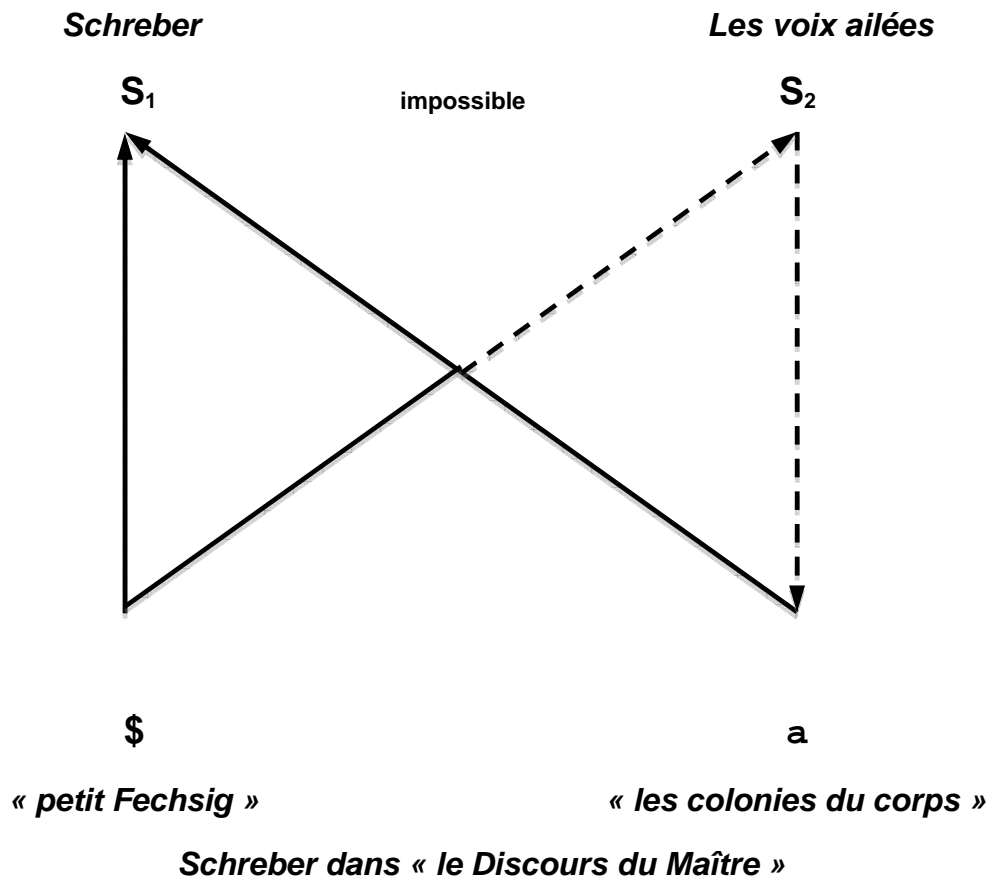


Schreber dans « le Discours de l'Analyste »

Selon ce que vous pouvez remarquer depuis cette transposition de Schreber dans le Discours de l'analyste, le psychanalyste n'a pas à beaucoup se déplacer pour supporter et la question que l'existence pose au fou et la réponse en retour qu'il en articule à partir de la forclusion dont j'ai dit en passant qu'elle était au même titre que la castration, dont le psychotique ne veut pas, mais d'une autre manière, anticipative, antécédente, donc, rejet plutôt que refus de la jouissance phallique. « L'être de l'homme, nous dit Lacan, non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté ». ^{xviii}

Ah ! J'oubliais, Marie-Jean Sauret qui n'a pu être là et à qui j'ai envoyé en même temps qu'à Pascale Macary le travail que je vous présente ici m'a fait remarquer que je faisais le même lapsus que J.-A. Miller à qui j'ai objecté qu'il sautait le premier moment de conclure et, en effet, ce premier moment, j'ai oublié de l'écrire dans les

discours pensant qu'il était encore lisible dans le redoublement du monde crépusculaire par le délire de Schreber. Je répare donc. Ce premier moment de conclure s'écrit dans le Discours du Maître. A la place de la vérité, en abîme dans le trou de l'Autre, il ya, les voix le clament, « petit Flechsig » ; à la place de l'agent, tenant Fechsig par la main, il y a l'« ami » décomposé des hommes, notre « ami » Schreber ; en face, à la place de l'autre du discours, les voix ailées, étrangères, hallucinées et à la place de la production, un corps « colonisé » :



Tel est l'envers qui précipite Schreber à l'origine et le laisse sans autre recours qu'un impossible oubli du corps. De là Schreber avait le choix ou bien se faire n'être d'un fantasme de naissance meurtrier et y exister depuis l'irrémissible solitude de l'Un ou bien se faire n'être d'un fantasme qui ne dit sa solidarité à l'autre qu'à délivrer sa liberté. C'est en quoi Schreber nous éclaire sur « l'insondable décision de l'être ».

Au point où nous en sommes, il est un quatrième enseignement de Schreber qui, sans que nous ayons à abandonner notre balayette, mais à condition d'admettre cette fois-ci que le symptôme change de paradigme, nous introduit à la topologie des

nœuds. Cette dernière avancée de Lacan suppose une suite de déplacements théoriques. De fait notre balayette marque, dans sa permanence même, chez Lacan une série de discontinuités. La première des discontinuités auxquelles nous avons affaire porte sur le statut respectif des consistances qui disent l'existence puisque de la prévalence imaginaire au primat du symbolique, on passe à la dominance du réel comme impossible pour en arriver à leur équivalence. La deuxième discontinuité concerne le phallus qui passe d'un statut imaginaire en 1958 au temps de la question préliminaire, donc, à celui de signifiant du manque à être qu'il est encore en 1964 pour finir comme opérateur, fonction logique de la sexuation en 1972. La troisième et dernière discontinuité, « le changement de paradigme du symptôme », ^{xix} rendu possible par le passage du réel comme impossible au « sujet comme réponse du réel », de conséquence langagière, un effet métaphorique recélant le sens, le symptôme répondant désormais de la cause du sujet, constitue un saut qualitatif décisif quant au savoir du psychanalyste.

« Cette refondation, n'hésite pas à dire E. Porge, a de multiples conséquences. Elle change le paradigme du symptôme qui n'est plus celui de la substitution signifiante d'où peut surgir la métaphore mais bien ce qui fait limite à celle-ci dans le jeu des équivalences entre les dimensions » (entendez les trois dit-mensions de l'espace, le symbolique, l'imaginaire, le réel). ^{xx} P. Bruno articule cette « refondation » à partir de ce qui est attendu d'une cure. Acquiesçant au déterminisme décidé de Freud contre ceux qui voudraient que le sujet soit transparent à lui-même, il note avec Lacan que la résistance qui exprime le refoulement n'est ni de l'analyste ni de l'analysant, mais dans l'inertie que la réalité subjective dans sa détermination inconsciente oppose à la façon symptomale dont le sujet répond dans sa cause à ce qu'il est comme effet du signifiant en sorte qu'on peut dire que « *la résistance neutralise la cause au profit de la détermination alors qu'une psychanalyse est censée libérer la cause de la détermination* ». ^{xxi} Je préfère dire que *la résistance* [plutôt qu'elle ne] neutralise la cause au profit de la détermination [qu'elle sert la détermination aux dépens de la cause] alors qu'une psychanalyse est censée libérer la cause de la détermination. Il est une situation où la résistance neutralise la cause, c'est la réaction thérapeutique négative.

Notre balayette est-elle encore utilisable à partir de ce que je viens de dire du changement de paradigme du symptôme ? Oui, j'ai dit que Schreber pouvait encore

nous enseigner. Une des conséquences de la refondation par Lacan de sa propre démarche est que le symptôme « n'homme ». N'est-ce pas ce que nous pouvons lire d'autre dans la transposition du schéma I dans le Discours de l'Analyste ? Voyons-le. A une question sur l'EGO de Joyce, Lacan a répondu que l'EGO, c'est avoir des idées sur le corps. Or, concernant Schreber, nous l'avons vu, c'est justement de là, des « idées sur le corps » qu'il part : son corps est colonisé par des amas de nerfs divins qui se plaignent de l'éloignement de Dieu dès que celui-ci retire ses rayons. Ne nomme-t-il pas là le nouage du symbolique avec la réponse du réel qu'est son corps « désastré » ? De la même façon, ne nomme-t-il pas le déchainement de l'imaginaire dans le meurtre d'âmes et le monde crépusculaire d'hommes torchés à la six-quatre-deux ? Et cet imaginaire en déliquescence, ne trouve-t-il pas enfin à le sauver et que selon l'expression de Lacan, « ce créé récalcitrant se maintient contre sa chute par le seul soutien de son verbe et par la foi en sa parole au delà du sujet de l'inconscient »^{xxii} ? Et, ajouterai-je, son plaidoyer *pro domo*. Tiens, c'est de là que je suis parti avec ma remarque relative à la remarque préliminaire de J.-A. Miller.

Insérer ici le nouage à trois fautif de la psychose et sa réparation dans le nœud de Joyce.

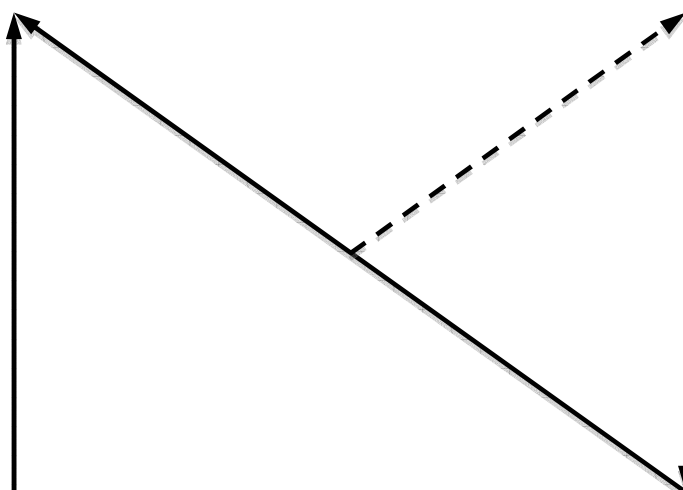
Un autre enseignement de Schreber, c'est son usage du fantasme qu'il met au service du symptôme pour faire barrière à l'obscénité scandaleuse du Un. Le président Schreber, c'était, en vérité, *quelqu'un* : il a réussi, malgré Freud, où réussit une psychanalyse. Qu'est-ce que je suis en train de dire ? Je parle de la fin d'une psychanalyse, je parle de sa sortie par le Discours de l'Analyste, pas de sa fausse fin, qui est sortie par le Discours de l'Un d'où le sujet provient. Peut-on écrire le hors discours de la forclusion du Nom-du-Père dans les discours ? Je pense que oui :

Pulvérisation du signifiant

PHI₀, ça jouit

Maître

Universitaire





Parole « désincarnée », hors semblant

corps « colonisé », vivant, œuvre

Du point de vue où je me place, selon l'usage qu'il a du fantasme, le psychotique a le choix, soit il tente de « gagner » sur le savoir, soit il tente de « gagner » sur le non-savoir : ou bien il s'oppose au délire en reniant le corps ou bien il y trouve son appui.

Toulouse, le 20. 11. 2010

-
- i- Miller J.-A., « Supplément topologique à la "question préliminaire" », Journées d'avril 1979, *Lettres de l'Ecole*, 27.
- ii- Freud S., « Projet d'une psychologie [I] » (1895) in *Lettres à Wilhem Fliess 1887-1904*, Paris, PUF, 2006, pp. 626-85.
- iii - Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 568.
- iv- *Ibid.*, p. 571.
- v- *Ibid.*, p. 130.
- vi- *Ibid.*, p. 131.
- vii- Manifeste pour la psychanalyse, S. Aouillé, P. Bruno, F. Chaumon, G. Lérès, M. Plon, E. Porge, La fabrique, éditions, 2010, p.p. 86-87.
- viii- *Ibid.*, p. 558.
- ix- *Ibid.*, p. 577-78.
- x - *Ibid.*, p. 568.
- xi- *Ibid.*, p. 563.
- xii- *Ibid.*, p. 563.
- xiii- *Ibid.*, p. 564.
- xiv- *Ibid.*, p. 574.
- xv- *Ibid.*, p. 563.
- xvi- *Ibid.*, p. 569.
- xvii- *Ibid.*, p. 569.
- xviii- *Ecrits*, p. 575.
- xix- Porge E., *Lettres du symptôme*, « versions de l'identification », èrès éditions, collection « Point Hors Ligne », 2010. Erik Porge, qui reprend comme J.-A. Miller et moi-même à Lacan ce terme de « balayette », est comme on dit aujourd'hui ici mon livre « ressource ».
- xx- *Ibid.*, p. 11.
- xxi- Bruno P., Lacan, passeur de Marx, « L'invention du symptôme », èrès éditions, collection « Point Hors Ligne », 2010, p. 13.
- xxii- *Ecrits*, p. 563.